

Petropolis. 2 Avril 1872.

GUST. MASSET & C^{ie}

RIO DO JANEIRO

Mon cher petit mari,

Que te dirais-je de nouveau, rien
assurément car depuis ton départ je n'ai
encore pu mettre le bout du nez dehors.
Il fait un vilain temps, une petite pluie
fine tombe continuellement et nous coupe
toute envie de promenade. Malgré ce
temps il ne fait cependant pas bien froid
ce qui me fait deviner le vilain temps
que vous devez avoir à Paris. Je t'ai
envoyé tes clefs hier par un commission-
naire que je n'ai pas payé, et ma lettre
doit t'être remise en même temps.

Néni, Bibiche et Bebezinha se portent
toujours fort bien, seulement les pauvres
chiens s'ennuient d'être enfermés dans
les chambres. Cela serait réellement bien
dommage, si pour nos derniers quinze
jours nous ne pouvions pas bien profiter
de la campagne. L'unique chose qui
me console dans ce vilain temps, c'est que
j'espère qu'il fera bien beau, à la fin
de la semaine, les deux jours que mon chien
Gustave passera avec moi. N'est-ce pas,
mon bien aimé, que c'est bon toutes ces

promenades que nous faisons ensemble, le matin avec nos chères fillettes, la nuit, quand nous marchons presque dans les ténèbres et que nous causons si intimement; et celles que nous faisons en voiture, à cheval. Ah! je les aime toutes, ces promenades, car toutes me laissent un bon souvenir; mais j'avoue que celles que je préfère, ce sont celles que nous faisons en tête à tête. Il est vrai que nous discutons quelquefois un peu chaudement, mais une fois accommodés, nous ne nous en aimons que davantage, c'est donc bon, de temps en temps, mais il ne faudrait cependant pas que cela arrive trop souvent.

Cette nuit j'ai eu deux mauvais rêves, et cela m'a fait du chagrin. Toutes les deux fois, je me suis réveillé du côté de Bebejinha; avant de la prendre, je me suis retournée pour te donner, tout doucement, un baiser sur le bras, sur la main, sur le cou, n'importe, comme je le fais souvent; j'ai, cher aimé, de mon chagrin lorsque je m'a perçois de la réalité. Depuis ton veuvage à Poitiers c'est la première fois que cela m'arrive. Ordinairement ma première pensée, en me réveillant est pour toi, chéri, mais je ne t'ai jamais cherché pendant ton

absence. J'ai commandé deux livres de beurre pour la famille et M^{me} Samiville.
Je crois que je ne pourrai te les envoyer que samedi, laisse donc tes ordres, en cas que le beurre arrive pendant ton absence.
Apporte-moi, je te prie, de l'argent samedi.
N'oublie pas que tu as mes bijoux à garder.
Bonne amitié de la part des frères et de la mère à toute la famille principalement mes chers parents. Amitiés à Léon, et à la famille de Geslin.
N'oublie pas, je te prie, d'ordonner qu'on lave tout le second étage afin que je retourne tout en ordre mais recommande beaucoup de soin, afin qu'on ne me casse pas autant de choses que pendant mon séjour au large des côtes, où on lave aussi la salle à manger.
Les enfants t'embrassent, te sautent au cou, te couvrent de caresses, mais attendent surtout samedi avec impatience. Les deux pauvres pouspous n'existent plus.

Et Dieu, mon cher bien aimé, je t'envoie les meilleurs et les plus tendres baisers qu'une femme aimante et dévouée puisse envoyer à son cher mari.

Engénie Massé